

Fernand Abad

Comme un parfum
d'Indépendance

(Réédition)

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fernand Abad, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*« L'indépendance du
gouvernement et les droits
politiques font les peuples ;
la langue et l'origine
commune font les
nations. »*

Simone de Sismondi – Historien et
économiste suisse

INTRODUCTION

La situation économique et politique de la Catalogne empirait de jour en jour, face à l'autorité de Madrid et à la levée de nouveaux impôts. Le Ministre du roi, le comte-duc Olivares, avait nommé un nouveau vice-roi d'origine catalane: Don Dalmau de Queralt comte de Santa Coloma. Mais celui-ci n'était pas aimé de la population car ce dernier avait avoué publiquement ses préférences pour les castillans, contrairement à son prédécesseur, le duc de Cardone, seigneur chéri des catalans. La population supportait de moins en moins la présence des troupes. Parmi celles-ci, se trouvaient les redoutables compagnies de tercios¹,

¹ Les **tercios** furent l'unité administrative et tactique de l'infanterie espagnole de 1534 à 1704. Regroupant environ trois mille fantassins professionnels, hautement entraînés et disciplinés, les tercios furent réputés invincibles jusqu'à la bataille de Rocroi. Dans les autres pays, ils furent souvent appelés « carrés

composées de soldats espagnols et étrangers, que le roi Felipe IV d'Espagne leur faisait obligation, comme les autres sujets du pays, d'entretenir et d'héberger à leurs frais durant le conflit entre l'Espagne et la France.

Au mois de mars 1640, l'annonce d'une révolte des moissonneurs dans Barcelone, se répandit comme une traînée de poudre. Cette colère était alimentée à la fois par le rejet, de la part du petit peuple, du système féodal maintenu par les nobles de la Catalogne et par la tyrannie exercée par les troupes de Felipe IV.

Dans tous les villages de Catalogne, les paysans se rassemblaient sur les places. L'un de ces prévôts, de la province de Gérone, qui accepta que son village logea une compagnie de ces troupes, fut tué, par les habitants. Les tercios, à leur tour, brûlèrent en représailles les églises et saccagèrent les villages de Riu d'Arènes et

espagnols ». (Source : wikipédia)

Il existait divers tercios ; espagnol, catalan, mais également des tercios étrangers : napolitain, wallon, allemand et irlandais

de Santa Coloma de Farner, tuant un grand nombre de gens.

PROLOGUE

En ce mois de Juin, le chanoine d'Urgel, Pau Claris, député du Bras clérical et Président de la Députation Catalane était de plus en plus inquiet de la tournure prise par les événements. Il devait prendre des décisions importantes concernant l'avenir de la province. Ce jour là son secrétaire, le frère Joan, fit irruption dans son cabinet de travail.

_ Monseigneur, la situation dégénère. Je viens d'apprendre que le député du Bras militaire, Francis de Tamarit, vient d'être arrêté à Barcelone, par le vice-roi, ainsi que trois autres conseillers du Conseil.

_ Pour quelle raison ? demanda abasourdi le chanoine.

_ Il aurait refusé de verser les finances locales aux agents du vice-roi.

_ Par la Sainte Croix ! lança Claris furieux. Je leur avais pourtant recommandé de se tenir tranquille afin de ne pas nous attirer les foudres du Ministre du Roi.

Le chanoine se reprit aussitôt dans une profonde respiration. L'attitude impulsive de certains de ses députés l'exaspérait au plus au point.

_ Je dois réfléchir à la situation. Que l'on ne me dérange sous aucun prétexte, ordonna t-il à son secrétaire.

Grâce au réseau d'informateurs mis en place par le chanoine Jayme Ferran de l'église d'Urgel, le Président Claris avait connaissance de tout ce qui se passait à la fois en Catalogne et à la cour de Madrid. Chaque riche commerçant, noble famille ou membre du clergé qui avait ses entrées à la cour, devenait un agent d'information ou d'influence auprès des Grands d'Espagne qui gravitaient dans la sphère du gouvernement de Sa Majesté.

Claris travailla presque toute la nuit. Il compulsait les notes de ses agents et repensa une partie de sa stratégie.

Ce fût le soleil matinal qui, renvoyant sur le mur la lumière multicolore du vitrail, le tira de son sommeil. Il dû faire un effort pour se souvenir que ce n'est que tard dans la nuit, qu'épuisé, il s'était allongé sur la couche préparée à son intention dans

l'alcôve attenante à son cabinet pour se reposer. Cette installation, sommaire mais pratique, permettait à Pau Claris de récupérer en partie de sa fatigue lorsqu'il devait veiller tard. Il se leva péniblement car son dos le faisait terriblement souffrir. Il fit quelques ablutions dans la baignoire posée sur la table de chevet. Comme tous les matins, il se tourna vers la statuette bleue et blanche de la Vierge à l'Enfant et adressa à celle-ci une fervente supplique afin qu'elle exauce son vœu, pour le bon déroulement de ses projets. Au même moment, son secrétaire, frappa vigoureusement contre sa porte. À ces coups frénétiques, le chanoine pressentit une nouvelle encore plus tragique que celle de la veille.

_Monseigneur ! Veuillez me pardonner une telle intrusion mais je suis porteur d'une terrible nouvelle.

Le diacre, pâle, venait d'entrer dans le cabinet privé sans attendre l'invitation du chanoine. Voyant le visage défait de frère Joan, Claris esquissa un signe de croix. Il n'avait jamais vu son secrétaire aussi désespéré.

_ Monseigneur, repris ce dernier dans un souffle, notre vice-roi à été tué hier soir. Le comte de Santa Coloma est mort à la suite d'une chasse à l'homme donnée par une partie des émeutiers. Il est mort dans des circonstances encore obscures, près d'un petit port de Barcelone.

Le président de la Députation, malgré un caractère bien trempé, ne put s'empêcher de s'asseoir, les jambes coupées par cette annonce. Il lui semblait avoir reçu un violent coup de poing dans l'estomac.

Même s'il ne portait pas le vice-roi dans son cœur, celui-ci était le dernier rempart de la Catalogne, face à l'ambitieux comte-duc d'Olivares, ministre du Roi.

Clarís, inquiet de la tournure que prenaient les événements, se devait de tout faire pour contenir cette colère. Le Président de la Généralité passa la journée à Barcelone afin de se rendre compte par lui-même, de l'évolution de la situation. Il voulait comprendre comment l'exaspération populaire avait poussé une partie de la population à tuer son vice-roi. Il s'employa à consulter tel député, tel commerçant ou tel prélat de la province

qui expliquait que le petit peuple revendiquait ses droits à un meilleur traitement. Il ne voulait plus d'un système féodal archaïque qui l'empêchait d'accéder à une vie meilleure.

À présent, c'était lui le principal défenseur de la volonté des catalans à l'autonomie de la province. Il aurait besoin du soutien sans faille de tous les députés du Conseil des Cents². Cela était d'autant plus primordial, que dans une bonne partie de ses partisans se comptaient de nombreux députés pro-français. Il s'agissait de riches familles de commerçants et autres notables de la capitale catalane, d'origine française, favorables à une alliance avec Louis XIII, le roi de France. Il devait composer habilement avec ces derniers qui prônaient la séparation de la Catalogne du reste de l'Espagne et également avec l'autre partie des conseillers qui voulaient une totale indépendance, sans l'aide de la France.

2 Gouvernement de la ville de Barcelone composé d'un conseil de quatre membres généraux assistés de huit conseillers et d'une assemblée de cent membres.

Dans la nuit qui succéda cette journée éprouvante, à la lueur vacillante des candélabres, il rédigea plusieurs lettres dont l'une était à l'attention de l'évêque d'Elne, l'autre au procureur royal de Perpignan. Une troisième était destinée à son neveu, François de Vilaplana, chevalier du Soler.

.

4 JUIN 1640

L'émeute

Dans le comté du Roussillon, la situation était encore moins fameuse que dans le reste de la Province. Après trois années de guerre entre la France et l'Espagne, transformée en guerre de positions autour du château de Salses, les troupes espagnoles avaient fini par chasser les français de la forteresse qui commandait l'entrée en Roussillon. Laisant dans la place une importante garnison, les troupes espagnoles étaient retournées sur Perpignan, accablées par les blessures et la maladie. La ville était protégée par une puissante citadelle construite autour du Palais des Rois de Majorque. Cette forteresse, défendant la porte des Pyrénées, dominait la ville et abritait trois mille hommes de troupes ainsi que plusieurs dizaines de canons. Aux alentours de l'agglomération, les autorités avaient établi des hôpitaux de fortune dans les couvents,

les bergeries et partout où l'on pouvait mettre les blessés et les malades. Depuis 1637 que durait cette situation les épidémies et la disette sévissaient dans toute la plaine. À cela s'était rajoutée l'obligation, pour les paysans, d'héberger les troupes castillanes, qui chez eux, s'y étaient comportés en maîtres.

C'est pourquoi, lorsque se répandit à Perpignan la rumeur disant que le premier consul³ de la ville, Jean Descamps, avait décidé d'ouvrir la ville aux troupes espagnoles pour qu'elles y trouvent un logement, que l'émeute se déclencha.

Ce dernier s'apprêtait à déjeuner en famille quand le capitaine catalan Palagreu, du poste garde établi non loin de là, frappa à la porte du premier consul. C'est le vieux Josep qui pressant le pas sous les coups redoublés du heurtoir contre la porte en bois, lui ouvrit. L'officier qui se tenait face à lui était légèrement blessé ainsi que plusieurs des hommes qui l'accompagnaient.

— Vite mon brave, dit l'officier, prévient Monsieur Descamps. Une foule en colère

3 Premier magistrat nommé parmi les notables de la ville.

s'en vient par ici pour mettre à mal sa personne et sa demeure.

Le vieil homme demeura un instant interdit par cette annonce puis se ressaisit.

_ Je vais de ce pas prévenir mon maître.

_ Inutile, je vais le lui dire par moi-même, imposa l'officier tout en faisant signe à ses hommes de garder la porte.

Le vieux Josep, que ses jambes portaient avec plus de peine que le jeune capitaine, laissa volontiers ce dernier le précéder dans l'escalier. Le soldat monta quatre à quatre les marches et se présenta à l'entrée de la salle à manger.

_ Hé bien ! Que signifie ce raffut..., grommela le consul Descamps qui ne goûtait pas ce dérangement au moment de passer à table.

Voyant l'officier blessé, le visage empourpré par de l'effort de sa course, il s'interrompit, devinant une grave nouvelle. Ôtant courtoisement son couvre-chef, le capitaine déclara que des émeutiers qui voulaient en découdre avec le consul, se dirigeaient vers sa demeure. À la vue du sang, Madame Descamps poussa un cri d'effroi. Marie, sa fille, comprenant que

quelque chose de grave se passait, pâlit et serra sa mère dans ses bras.

_ Allons, allons ce ne sont sans doute que de braves perpignanais qui ont quelques revendications à porter à ma connaissance, tenta de rassurer Jean Descamps.

_ Que non pas Monsieur, ils sont hélas très remontés, le détrompa le soldat qui connaissait, pour les avoir plusieurs fois affrontés, les coups de colère de ses compatriotes.

À ce même instant, comme pour lui donner raison, un coup de mousquet retentit, faisant voler en éclat un carreau de fenêtre, suivi de plusieurs autres qui arrachèrent des cris de frayeur aux femmes.

Jeanne, la jeune femme de compagnie, alertée par le bruit et les cris de panique se précipita hors des cuisines, suivit de Manuela, la cuisinière.

_ Vous devez tous me suivre pour vous mettre en lieu sûr, dit le capitaine d'un ton résolu. Prenez vos gens et sortez. Mes hommes et moi vous attendrons dans la ruelle côté jardin pour vous protéger.

Déjà la rue principale retentissait des cris d'une foule exaspérée et furieuse.

— Ah bas le traître ! Collaborateur!

Josep, rendu très inquiet par ces vociférations, prit par la main la vieille Manuela pour l'entraîner derrière lui. Jean Descamps, prenant tout à coup la mesure du danger qu'ils couraient, se rua dans son bureau pour emporter les documents les plus importants ainsi que tout l'argent qui s'y trouvait. Il dévala l'escalier, rejoignant sa femme et sa fille qui, encore sous le coup de la stupeur, l'attendaient avec les domestiques, au pied de celui-ci. L'officier leur enjoignit de se diriger vers la porte de service du jardin. Ils auraient ainsi sans doute plus de chance de passer inaperçus. À ce moment là, les soldats laissés en faction devant la porte, rentrèrent précipitamment et barricadèrent celle-ci avec tout ce qui leur tomba sous la main. Des pierres rebondirent sur le bois épais.

Dés qu'ils se furent glissés hors des murs de la demeure, un sergent les rejoignit avec ses hommes.

Ils entendirent un fracas de bois cassé et de verres brisés provenant de l'intérieur. Le

capitaine se mit à la tête du groupe avec deux hommes et tous, après avoir longé l'allée du jardin jusqu'à la petite porte, s'engagèrent en file indienne dans la ruelle en se collant aux murs, tandis que le reste des soldats couvraient leur retraite. Les cris de la foule se répercutaient en échos de proche en proche.

_ Nous devons fuir la ville s'écria Jean Descamps, craignant pour les siens.

_ C'est impossible. Toutes les rues débouchant ici sont envahies par les émeutiers, rétorqua le capitaine.

_ Alors, escortez-nous vite chez le procureur du roi, ordonna Jean Descamps, essoufflé tant par sa course que par la peur. À peine avaient-ils tourné le coin de la rue que des émeutiers apparurent au bas de celle-ci. Une violente volée de pierres s'abattit sur le groupe des fuyards. Le capitaine Palagreu prit son pistolet et tira en l'air un coup d'intimidation qui ne fit qu'exacerber la fureur des émeutiers.

_ Nous ne pourrons pas les tenir longtemps à distance, jugea l'officier catalan, nous ne sommes pas assez nombreux.

_ Partez devant avec les vôtres monsieur Descamps, je reste avec le capitaine cria Jeanne.

_ Non, protesta le capitaine Palagreu, vous ne ferez que m'embarrasser. C'est plutôt d'un soldat dont j'ai besoin.

Au même instant un jeune homme du groupe des émeutiers, qui s'était juché sur un mur, armé d'une fronde, lança une pierre en direction des fugitifs, atteignant au front l'un des hommes placé près du capitaine. Voyant le soldat tomber à terre, l'homme se dressa debout sur le mur en poussant un cri de joie. Sans vraiment réfléchir, Jeanne s'empara du mousquet du soldat ensanglanté, épaula et tira sans prendre appui. Le cri du lanceur cessa net tandis que son corps basculait dans la ruelle au pied de ses congénères qui affluaient. Cela eut pour effet de refroidir momentanément leurs ardeurs belliqueuses.

Le capitaine Palagreu, ahuri par le tir précis de la jeune femme, en oublia un instant sa blessure.

_ Courons pendant qu'ils sont encore sous l'effet de surprise, lança-t-elle d'autorité.

L'officier ne trouva rien à lui opposer et, soutenant le soldat blessé sous le bras, tous trois s'éloignèrent le plus rapidement possible de ce traquenard.

Loin de se douter du drame que vivaient son ami Descamps et sa famille, de l'autre côté de la ville, Gabriel de Llupia, parcourait les allées du jardin de son hôtel particulier. Ce dernier, modeste par son architecture, se distinguait cependant des autres bâtisses par de grandes fenêtres à meneaux de style renaissance et par de hauts murs en pierres rondes qui délimitaient la cour intérieure.

Déambulant, comme à son habitude, au milieu des massifs de roses, son esprit se distrait du jeu des martinets au vol rasant, qui nichaient sous les toits. C'est dans ces moments de plénitude que le procureur réfléchissait le mieux.

La situation s'aggravait chaque jour un peu plus. D'abord politiquement, à cause de l'intransigeance du comte-duc Olivares, Ministre du roi d'Espagne attisant les rancœurs anti-castillanes des catalans. Ensuite économiquement car la guerre qui

durait depuis trente ans entre la France et l'Espagne et surtout depuis ces trois dernières années, avait mis à terre les ressources du comté frontalier. Le Roussillon, autrefois, avant la guerre, profitait d'un commerce florissant avec la France, dont bénéficiait son artisanat, grâce à ses mines et ses filatures prospères, ainsi qu'à son agriculture. Depuis, les roussillonnais vivaient mal la rivalité de fait qui s'était instauré entre Perpignan et Barcelone. Cette dernière, en tant que capitale de la province, était plus puissante en population et en industrie. C'est également vers elle que se tournaient la bourgeoisie locale lorsqu'elle revendiquait de cette dernière prestige et faveurs. Se sentant investie de droits et de privilèges hérités du moyen-âge par les premiers comtes aragonais, la capitale catalane revendiquait avec vigueur une indépendance forcenée qui pouvait mener à la guerre.

Gabriel de Llupia était encore plongé dans ses pensées lorsqu'il en fut tiré par les cris alarmés de l'un de ses domestiques.

— Monsieur, monsieur ! Hâtez-vous !
Monsieur Descamps est ici, à l'entrée,
avec sa famille et des hommes de troupes.
Ils réclament aide et hospitalité.

Le procureur, stupéfait par les propos de son valet, se précipita vers la porte d'entrée. Un sergent et un de ces hommes se tenait là avec les Descamps.

Ce fut, pour Gabriel de Llupia, un spectacle affligeant que de voir ses amis dans un si triste équipage.

— Mes chers amis, que vous arrive t-il ?
Que se passe t-il ?

Madame Descamps, reprenant sa respiration, se tenait assise sur un banc de pierre de l'allée principale. Pâle, son beau visage en larmes, le bas de sa robe sale et en lambeaux. Sa fille Marie était recroquevillée à ses pieds. Elle ne pleurait pas mais son regard hagard traduisait sa frayeur.

Jean Descamps, épuisé, appuyé sur l'épaule d'un soldat, était tête nue, le visage couvert de sueur. Trahi par son embonpoint, la bouche ouverte, il recherchait encore son souffle.

Avant que ceux-ci, encore trop choqués, ne puissent répondre, Josep et la cuisinière arrivèrent à leur tour, passant le portail, soutenus par deux soldats dont l'un semblait blessé à l'épaule. Puis l'officier de la milice se présenta, accompagné de Jeanne et d'un autre soldat. Ce fut le capitaine Palagreu qui se chargea, pour les autres, d'expliquer en détails, les faits au procureur royal.

_ Et vos poursuivants ? s'inquiéta aussitôt le procureur.

_ Je pense que nous les avons égarés dans le dédale des ruelles du côté de Saint Jacques.

_ Vous vous rendez compte Gabriel, s'enflamma Jean Descamps qui retrouvait peu à peu ses esprits, mes propres compatriotes en veulent à notre vie. Moi qui ai fait mon possible pour leur épargner plus de souffrances ; je n'ai jamais prétendu vouloir faire entrer les castillans dans la ville. C'est une infamie, s'insurgea à présent le premier consul de Perpignan dont la colère prenait à présent le pas sur l'abattement. Gabriel de Llupia essaya d'apaiser son ami.